

Introduction

28 février 2011, Annie Girardot s'éteint. Cela faisait plusieurs années déjà qu'elle était morte à elle-même, emportée dans la nuit de la terrible maladie d'Alzheimer. Quelques oublis, tout d'abord, puis des pans complets qui s'effacent, jusqu'à sa carrière tout entière.

Un cauchemar devenu réalité pour une femme qui a vécu son métier avec autant d'intensité que sa vie. Pour une femme dont les rôles lui collaient souvent si bien à la peau : institutrice aidant ses élèves à profiter de la vie, médecin courageux, amoureuse suicidée, autant d'alter ego emportés à jamais par la maladie.

Mais pour ceux et celles qui l'ont tant aimée dans ces rôles inoubliables, cette petite Française courageuse, gouailleuse, son cœur, continuant de battre, rythmait une certaine mémoire du cinéma français.

Même si ce monde d'étoiles est un monde cruel où l'on ne pardonne pas les faux pas et où il est si difficile de protéger son statut de star. Cette jungle, qui avait su si bien encenser l'audacieuse Girardot, l'a vite oubliée après quelques bides et blessures d'amour, pour la cantonner,

sur la fin, à des seconds rôles qu'elle habitait néanmoins avec fougue.

Icône populaire dès les années 1960, Annie Girardot a su également faire des choix plus audacieux, donner leur chance à de tout jeunes réalisateurs, ou encore s'engager politiquement pour la cause des femmes.

Elle n'était pas stratège, ne menait pas carrière pour amasser des fortunes ou protéger une image lisse.

Au contraire, elle travaillait à l'instinct.

Elle donnait tout du moment que son cœur lui dictait de le faire. À la fois terriblement fragile et combattante infatigable sur la grande arène de la vie, Annie Girardot a incarné le tournant du destin de la femme des années 1970, prenant sa vie en main, affirmant son indépendance même si elle a toujours vécu sous le contrôle de ses émotions et celui d'hommes plus ou moins pernicious.

Une grande dame nous a quittés, une immense actrice subsiste, sur pellicule, et, pour chacun, le destin unique d'une grande amoureuse n'ayant pas toujours tiré les bonnes cartes du Tendre, mais guidée constamment par une sincérité et une générosité sans faille.

C'est cette femme de cœur que nous allons évoquer, ses bonheurs, ses tragédies, à travers le récit d'une vie à la fois chérie et ballottée par le destin.

Une vie de château ?

Tout commence dans un château. Un décor qui pourrait paraître féerique pour une future étoile. On parlerait de vastes demeures, de robes du soir et, pourquoi pas, de prince charmant. Mais pour Annie Girardot, le cinéma, les contes de fées et les soirées de gala, ce sera pour plus tard.

Pour l'heure, rien de tout cela. C'est même beaucoup plus prosaïque pour une petite fille née dans une famille modeste et qui n'a encore aucune idée de ce que sera son destin.

Mais remontons un peu le fil des événements. Avant le château, tout commence dans la Ville lumière.

Annie naît à Paris le 25 octobre 1931. Elle voit le jour dans l'est parisien, à l'hôpital Saint-Louis, le long du canal Saint-Martin.

— Putain de Martin ! Il est encore dans mes fibres,

ce canal, comme un cordon ombilical que je n'ai jamais pu couper¹.

Elle en parle comme d'un homme, ou d'une femme qu'elle n'aurait jamais su ou pu quitter. Un peu à l'image de la relation qu'elle a entretenue avec sa mère – « Mademoiselle ma mère, ma mère jumelle » – ou avec Renato Salvatori de qui, malgré la rupture, elle n'a jamais divorcé. Toute une conception du lien et de la relation à l'autre qu'elle a résumée dans le titre de son autobiographie (emprunté au film éponyme de Claude Lelouch) : *Partir, revenir*.

Revenons-en donc au commencement et plus précisément dans la période de l'avant-guerre, au sortir des années folles. Yvan Foucart, auteur d'un *Dictionnaire des comédiens français*, rappelle que « *ce dimanche-là, l'enseigne du Casino de Paris affiche Paris qui pétille et Mistinguett, le nom de sa célèbre meneuse. Accompagnée de ses boys, elle draine toute la capitale au temple de la rue de Clichy afin qu'elle s'enflamme au rythme de ses couplets et qu'elle applaudisse au succès de sa nouvelle revue. Évidemment, ni la petite Annie âgée de quelques heures ni Raymonde l'heureuse maman ne peuvent imaginer que 51 ans plus tard, la grande Annie se produira dans cette salle mythique pour une comédie musicale bien enlevée avec sans doute un peu moins de strass et de costumes chatoyants* ». Cette comédie lui coûtera d'ailleurs beaucoup et marquera pour elle le début d'une disgrâce aux yeux du gotha du cinéma français. Une mise au ban qu'elle n'a ni demandée ni méritée.

La petite Annie s'appelle donc Girardot, comme sa mère, après son frère Jean, de cinq ans son aîné.

Ils ne connaîtront jamais leur père. Pendant longtemps, elle ne saura rien, ou presque, de son père.

Sa mère, « décidée à ne pas lâcher le morceau », ne dira absolument rien de lui.

Tout juste sait-elle qu'il s'appelle Georges, un prénom rare à l'époque, de surcroît.

— L'énigme paternelle, je l'ai connue par petits bouts³, confiera-t-elle.

Tout juste apprit-elle et de la bouche d'une inconnue l'ayant côtoyé que son père était natif de Strasbourg et avait les yeux bleus. Les mêmes yeux que Gabin qu'Annie Girardot prénommait « le vieux » et avec qui elle tournera *Le rouge est mis*.

Ce n'est qu'en 1974 et à l'âge de 40 ans, à l'occasion d'un séjour à Lyon, que la mère d'Annie, native de cette ville, voulut bien lui parler de son père.

Lui n'a pas les mêmes origines. Rien de modeste ou d'indigent chez cet homme, mais bien au contraire une famille et une ascendance plus que favorisées : son milieu à lui est celui de la grande bourgeoisie.

Comme on peut s'y attendre, son père n'a ni l'envie ni le désir d'abandonner ce monde et ses codes pour un autre, beaucoup plus incertain. Du reste, la mère d'Annie ne lui a peut-être jamais demandé un tel engagement ou sacrifice.

C'est donc dans ces conditions que sa mère, Raymonde, a mis au monde ses deux enfants, fruits de son amour pour un homme marié, tout en sachant que celui-ci ne souhaitait ni quitter sa femme ni ses trois enfants pour son autre famille, illégitime.

Avec un courage rare pour l'époque, la jeune femme va prendre en main le destin de sa famille en mère célibataire. Elle n'a pas le goût du mélodrame et reste avant tout pragmatique.

C'est une femme en avance sur son temps. Elle est suffisamment originale pour vouloir prénommer sa fille « Nannie », mais l'état civil n'a évidemment pas voulu, préférant un plus classique « Anne Suzanne ». Une femme qui souhaite assumer ses choix.

C'est peut-être d'ailleurs en cela qu'Annie aura toujours vu en elle un alter ego. Elle qui, selon ses proches, avait plus tendance à balayer les aléas et revers de la vie d'un « c'est comme ça » plutôt que de s'apitoyer sur son sort et de chercher le regard compatissant de son entourage. On ne parle même pas de la pitié.

Pour sa mère, tout commence pourtant par de nombreux sacrifices, car Raymonde Girardot, d'extraction modeste et simple secrétaire de son état, ne peut subvenir aux besoins de sa famille dans ces conditions. Elle est seule avec ses enfants et c'est seule qu'elle va devoir se débrouiller.

Ce n'est pourtant pas sur le système D ou l'improvisation qu'elle va miser. Bien au contraire.

Au lieu de voir les choses à courte durée, Raymonde Girardot décide de réfléchir à long terme. Elle fait donc le choix de suivre une formation de sage-femme à Caen. Problème : elle ne peut dans le même temps assurer la garde de ses enfants et doit donc pour cela les confier le temps de ses études.

Des études qui durent tout de même la bagatelle de quatre années. Une éternité, quatre ans, pour des enfants. Une éternité aussi, on l'imagine, et un déchirement viscéral pour une mère construisant sa vie autour de leur

avenir. À croire qu'elle aussi avait fait à ce moment-là de *Partir, revenir*, si ce n'est une devise, à tout le moins un précepte provisoire.

Jean, l'aîné, qui a alors sept ans, part en pension. La petite Annie, âgée de seulement deux ans, est confiée à un couple d'amis médecins, sans enfants, habitant la capitale.

Ils semblent s'être occupés d'une petite fille présentée comme déjà très attachante avec beaucoup de soin et d'affection, mais, de son aveu même lorsqu'elle sera devenue adulte, c'était des gens assez « spéciaux », une expression populaire qui pourrait tout à fait être extraite d'un dialogue de Michel Audiard.

Ce couple était effectivement de ceux qui ne pouvaient s'aimer sans se déchirer en permanence. Cela donnait lieu à des disputes interminables et très violentes. Hurlements, bris de vaisselle, claquements de portes, puis réconciliation sur l'oreiller.

On imagine très bien l'environnement et l'ambiance dans lesquels baignait l'enfant qu'était alors Annie Girardot, séparée de sa mère et témoin de ces scènes de la vie conjugale en guise de famille d'accueil et de foyer de substitution.

La petite Annie en était donc là, perdue au milieu de toutes ces manifestations contradictoires. Que l'on s'imagine une enfant née sans père, aimée par sa mère, mais déplacée à deux ans dans une famille d'accueil dysfonctionnelle, hurlant à longueur de journée pour mieux rassurer le bout de chou dans un sourire : « Nous t'aimons et tu reverras bientôt ta maman qui t'aime bien-